

## INTRODUCTION

Le monde est longtemps resté un. Pour mieux dire, il s'est longtemps voulu un. Et cette unité était subsumée sous un point de vue supérieur que l'on attribuait à une divinité singulière, à la fois solitaire et insolite. Le monde un est la projection idéale de l'Occident, qui s'est vite trouvé son dieu et sa genèse, qui s'en est même trouvé plusieurs, rivaux. Il s'agissait pour l'ensemble des terres situées là où le soleil se couche de légitimer leur action ou plutôt celle de ses *inventeurs*, car chaque territoire est le résultat d'une invention humaine. Le couvert d'entités supérieures et abstraites était certes confortable, mais l'action n'en demeurait pas moins humaine. Elle l'était même à un degré tel qu'elle en devenait inhumaine, car ce qui est humain devient vite trop humain. Or il fallait faire en sorte qu'on n'eût point à endosser l'entière responsabilité d'écarts de conduite nombreux dès l'abord. C'est que l'homme occidental a toujours su composer avec sa pleurerie et une conscience éminemment plastique afin de n'avoir pas à s'assumer jusqu'au bout. Et c'est au nom de l'harmonie idéale prônée par les grands textes fondateurs dont il est l'auteur et posée comme un *terminus ad quem* que cet homme a amorcé un travail d'harmonisation idéologique à portée planétaire. On en connaît les tragiques conséquences. L'harmonisation se prétendait salutaire et faste, elle fut insalubre et néfaste. Elle s'est transformée en une homologation réductrice et violente. À n'en point douter, occire participe du grand projet de l'Occident, qui ne s'est jamais trop ému des « dommages collatéraux » qu'il occasionnait. On avait perdu de vue que l'harmonie est un état et que l'harmonisation est une pratique. Or une pratique suppose la mobilisation d'une énergie qui ne

demande qu'à se rendre incontrôlable et délirante, contraignante au bas mot. Avant que Thésée ne vînt à bout de lui, Procuste harmonisait son monde sur un lit dont rien ne devait dépasser. On connaît cette image très crue du mythe grec qui est entrée dans le vocabulaire courant. Elle n'a rien perdu de son actualité ni de sa brutalité.

Le temps fort de ce processus est la modernité, dont l'effort d'homologation s'est initialement manifesté dans une entreprise de colonisation qui privait d'âme une partie de l'humanité que l'on figeait dans une altérité sans remède. Le constat d'échec de la modernité a été tardif et cinglant. Il est sans appel. Comme l'a signalé Jean-François Lyotard, la modernité s'est effondrée *quelque part* en Pologne en 1942. Et l'Occident avec elle. Je souscris pleinement à ce jugement lucide prononcé par Adorno et d'autres avant lui. La modernité n'est cependant pas une demi-droite qui épuiserait son cours à un moment barbare de l'histoire. Elle est pourvue d'une origine historique et peut-être même spatiale, fût-elle mal identifiée. Où aurait-elle pu être inaugurée ? À mon avis, *quelque part* aux Canaries. L'ancien *locus amoenus* des Grecs pour qui l'archipel abritait les îles des Bienheureux et l'actuel paradis de maints touristes fut aussi l'un des laboratoires de la modernité. Les expériences auxquelles on s'y livra furent sombres et annonciatrices d'autres événements plus sombres encore. Les troupes mercenaires commandées par Jean de Béthencourt prirent possession de Lanzarote en 1402 avant que d'autres condottieres n'accaparent au fil des ans le reste de l'archipel, qui disparut dans la besace espagnole en 1496. Les Guanches avaient peuplé les Canaries durant l'ère préhispanique. Ils furent vite réduits en esclavage, massacrés (parfois par noyades massives) ou assimilés. On avait à peu près fini de les rayer de la *carte* à l'instant où Colomb touchait terre en « Amérique ». Ces îles avaient constitué le banc d'essai d'une modernité qui s'affirma ensuite *quelque part* entre Mexique et Pérou. Peu après, l'Afrique et bien d'autres endroits de la planète devinrent à leur tour le théâtre de la cruauté et de l'insatiabilité occidentales. Les deux extrémités chroniques de la modernité coïncident avec les dernières extrémités de l'humain. Et cet humain-là s'accommode mal de celui des humanistes. L'Occi-

dent n'est pas à un paradoxe près. La longue parenthèse entre ce début et cette fin équivaut-elle à une *malédiction* ? Rien ne l'exclut mais porter un tel jugement est le privilège des grands esprits et des pessimistes invétérés au rang desquels je ne me compte pas. En revanche, une chose est certaine : l'Occident se distingue par une *diction* qui fait du monde qu'il dessine la singulière duplication de sa propre vérité. L'Occident est à l'image de ses dieux qui abhorrent les rivaux devant eux. Et l'univers, prêche-t-il avec une conviction sans faille, est une extension de son propre monde. En somme, comme il n'existe qu'un seul dieu, il n'existe qu'un seul monde. Cela est censé ne pas faire un pli.

Né cent ans plus tôt, j'aurais peut-être entendu Scarlett O'Hara s'écrier avec un reste d'enthousiasme détonnant avec le spectacle du champ de ruines qu'elle sillonnait : « Demain est un autre jour ». Le soleil du lendemain se serait levé sur le même monde dont les cendres auraient à peine refroidi. Mais, d'une manière ou d'une autre, il se serait levé. Alors il aurait été plus commode de trouver un titre à mon livre. Ah, ce titre... Mais procédons par ordre. À coup sûr, il ne se serait pas appelé *L'Origine du monde*. Au demeurant, plus d'un considère cette origine comme obscène, sans doute parce qu'il songe à un célèbre tableau de Gustave Courbet peint quelques mois après que Scarlett eut soupiré avec pudeur du côté d'Atlanta. Il aurait pourtant été beau de ramener la géographie première au mont de Vénus plutôt qu'à la côte d'Adam. On aurait gagné en hauteur de vue et l'Éternel aurait assurément été féminin. Non, dans cet environnement si merveilleusement uniformisé, ce livre se serait appelé *Le Monde*, sans plus de façon. On aurait tout juste eu quelque égard pour le si déterminant article, car *le* exclut *l'un* qui appellerait *l'autre*. Mais après la modernité, au cœur d'une post-modernité balbutiante ou déjà radoteuse ce titre aurait perdu tout fondement. L'innocence du monde étant à tout jamais égarée, il aurait fallu débusquer une épithète qui le qualifierait. Le simple déterminant n'aurait plus suffi. Quelque part en Pologne, alors que le Monde gisait à l'article de la mort, l'Occident avait en effet pris conscience qu'il partageait le même article que deuil, désastre et malaise, dont il se distinguait de moins

en moins. Après 1942, après 1945, après la diffusion massive de la nouvelle de l'horreur, la nature excessivement péremptoire d'un monde décliné au singulier sautait aux yeux même des rodomonts qui n'avaient voulu voir ni entendre ni comprendre.

La postmodernité conçut plusieurs mondes, une infinité de mondes destinés à relativiser l'impact du monde à modèle unique de la modernité. Toute certitude écartée, on estima qu'ils étaient « possibles ». On avait trouvé l'épithète appropriée : elle n'engageait plus à grand-chose. Le cosmos avait fait place à des hétérocosmes plus ou moins indistincts. Après d'autres (Thomas Pavel, Lubomir Doležel, etc.), j'ai déjà eu l'occasion d'évoquer la théorie des mondes possibles. Je me borne ici à rappeler que, dans l'hypothèse de cette prolifération hétérocosmique, le monde de référence, celui qui engloberait le réel dit « objectif », serait un monde parmi tant d'autres que la fiction aurait créés. Au Pays des Merveilles, Alice évolue dans un monde qui ontologiquement est contigu à celui qui surplombe le terrier du lapin blanc et où elle s'ennuie auprès de sa sœur. L'un serait le fruit de l'imagination de Lewis Carroll, l'autre une émanation de l'Angleterre victorienne. Tous deux sont des représentations qui entretiennent avec le réel une relation de degré sans doute différent (si tant est que l'on place les divers mondes dans une relation de hiérarchie à l'égard de celui-ci) mais de nature analogue. Car, dès lors que l'on admet l'hypothèse d'une pluralité de mondes, on reconnaîtra aussi que *le* monde étant dorénavant irréductible à une quelconque singularité il en devient irréprésentable. *Le* monde de la modernité support du réel « objectif » s'est fragmenté en une constellation de mondes possibles dont la représentation constitue au mieux une approximation. Les mondes possibles sont postmodernes. S'ils étaient associés à une nouvelle forme de modernité – car pour plus d'un (Jürgen Habermas, etc.) la postmodernité serait *malgré tout* une phase tardive de la modernité –, ils renverraient à la modernité liquide que Zygmunt Bauman a si souvent mentionnée depuis le début du nouveau millénaire. Et comme le remarque le grand sociologue, qui un jour fut contraint de fuir pour l'Angleterre le nazisme et sa Pologne

natale : « Dans un environnement fluide et mouvant, les vérités éternelles restent des idées en l'air<sup>1</sup> ». Il est quelquefois préférable que les idées restent en l'air, car elles s'y oxygènent. Et l'air, comme tous les éléments, est dans l'espace. Parler du monde au singulier ou au pluriel, c'est parler de l'espace, d'un espace qui entretient avec le temps des liens indissolubles.

Lorsqu'au printemps 2007 j'eus achevé *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, je me laissai bercer par une douce illusion : celle d'avoir dit, dans les limites de mes compétences, ce que j'avais à dire sur l'espace et les modalités de ses représentations esthétiques. Mais les illusions sont passagères. Il aura suffi de changer d'air pour trouver non quelque vérité éternelle qui serait restée là mais une côte sablonneuse (osons le mot : une *plage*), de s'immobiliser sur l'estran et de laisser le regard vaguer au large pour que s'installe subrepticement la perplexité qui s'est emparée de générations de métaphysiciens balnéaires. Que ferme l'horizon ? Sur quoi ouvre-t-il ? Est-il une frontière étanche ou un seuil ? Quel est en définitive le statut de l'espace ? Plus d'un navigateur et plus d'une navigatrice ont pris le parti de trouver en mer un début de réponse à la question qu'Isabelle Autissier, première femme ayant accompli un tour du monde à la voile en solitaire, a résumée de la sorte : « Peut-on résister à l'horizon ? La ligne nue qui délimite la mer, que l'on voit du rivage, est une question, une promesse, un appel<sup>2</sup> ». Cette interrogation a intrigué quelques estivants songeurs. Elle a coûté la vie à bien des marins, à commencer par l'Ulysse de Dante dont la flamme animera quelques pages de ce livre. De toute façon, que l'on soit rêveur ou trop hardi ne change rien à l'affaire ou très peu. Car il convient de s'accommoder d'un constat qui, sur le versant esthétique, vient compléter celui d'Isabelle Autissier : « On n'en finit jamais avec l'espace. On ne parle jamais que de lui et en lui. Jamais on ne le quitte.

---

1. Zygmunt Bauman, *Identité* [2004], traduit de l'anglais par Myriam Denneby, Paris, L'Herne, 2010, p. 101.

2. Isabelle Autissier, « Postface », in Mauricio Obregón, *Ulysse et Magellan...* [2001], traduit de l'américain par Marianne Saint-Amand, Paris, Autrement, 2003, p. 117.

Pour aller où, je vous demande <sup>3</sup> ». C'est Michel Serres qui le demande dans un bel essai sur le peintre Carpaccio.

Pour aller où, en effet ? Et j'ajoute le point d'interrogation que Serres omet pour une raison qui m'échappe. Car ce point ceint le périmètre minimal de l'interrogation. Le questionnement est large et viscéral. Il n'engage pas qu'un point plus ou moins abstrait situé sur notre trajectoire existentielle. C'est toute la surface de notre être au monde qu'il investit. Car l'espace est ce qui, indéfiniment ouvert, se déploie au-delà de la perception immédiate. Il n'est pas ici, il est là-bas, sans être tout à fait hors d'atteinte. Couvert d'un voile d'inintelligibilité, il échappe d'abord à l'entendement humain. À l'espace qui est toujours espace d'une énigme se superpose un désir qui engendre excitation et frisson. Et l'excitation est elle-même une incitation à la mobilité comme nous l'apprend sa racine latine, car il existe des racines compatibles avec le mouvement désordonné comme nous l'ont enseigné Gilles Deleuze et Félix Guattari, philosophes et botanistes du savoir. Affronter l'espace, c'est donc aller à la rencontre d'une énigme, *ailleurs*, au-delà des limites du territoire maîtrisable. C'est partir pour soulever le voile qui couvre un mystère. Cette vision de l'espace est le propre de notre temps complexe. Elle s'est imposée assez tard dans un coin plutôt borné de la planète.

Les chapitres qui suivent sont consacrés à une enquête géocritique au long cours. L'enjeu en est double. Il s'agira d'abord de placer la vision spatiale de la modernité au miroir de sa propre histoire. Si la modernité n'est pas coextensive au passé de l'Occident, cela signifie qu'un passage se sera opéré à un moment donné ou sur un laps de temps déterminé. Il ne faut pas être grand clerc pour l'articuler autour de la Renaissance. Comme d'autres, je tends à le faire coïncider avec les premières installations ultramarines des puissances européennes. Nous en revenons donc à la date indicative de 1402 qui annonce celle, autrement symbolique, de 1492. L'entrée dans la modernité aura provoqué un tournant dans la perception de l'espace. Avec une belle constance, on invoque aujourd'hui le *spatial*

---

3. Michel Serres, *Esthétiques sur Carpaccio* [1975], Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 2005, p. 91.

*turn* qui s'est produit au cœur de l'ère postmoderne. Il a été identifié par des géographes, des urbanistes, des sociologues, des littéraires et tant d'autres. Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'anglais était moins populaire qu'aujourd'hui et le latin n'avait pas inspiré de formule frappante. Malgré tout, un discret tournant spatial avait alors modifié la lecture du monde, de l'ancien et du nouveau. La cartographie n'a eu cesse d'accompagner et d'illustrer les évolutions de cette lecture dans les mentalités de l'époque. Moins spectaculaire, presque souterraine, la langue et la philologie ont apporté leur contribution au renouveau en adaptant la terminologie aux nécessités émergentes. Un flux puissant a conduit vers une représentation novatrice des espaces, dont on commençait enfin à mesurer la valeur intrinsèque. Si le *spatial turn* postmoderne a permis de rééquilibrer les épistémologies respectives de la spatialité et de la temporalité, le tournant moderne a permis au mot *espace* de quitter son habit temporel pour revêtir le sens que nous lui prêtons aujourd'hui. L'espace était au départ un espace de temps. J'y reviendrai. Mais un autre enjeu anime cette enquête. Pour y satisfaire, on s'efforcera de nourrir une réflexion qui contribuerait à arracher la lecture de l'espace à la traditionnelle focalisation occidentale à laquelle, comme je viens de l'écrire, l'univers des hommes est trop souvent ramené. Lutter contre un eurocentrisme sans nuances qui – soyons équitable pour l'ancien monde ! – a évolué depuis quelques lustres vers l'occidentocentrisme suppose bien entendu que l'on intègre dans le raisonnement des points de vue différents de celui que l'Occident a développé au cours des siècles. Dans ce livre, on abordera entre autres la cartographie aztèque, la navigation transocéanique africaine et chinoise, la conception spatiale des aborigènes australiens. Sans avoir la prétention de connaître en détail ces spatialités alter-natives, je me suis efforcé de les mettre en balance avec le point de vue occidental dont, à l'expérience, la portée apparaît de moins en moins universelle.

Cet excursus à travers les âges et les cultures prendra son élan au centre du monde ou, plus exactement, en ses centres. Le monde dispose d'autant de centres en effet qu'il ne compte de déclinaisons – et elles sont innombrables. L'escale en Grèce sera plus longue que d'autres. À Delphes, par le truchement

des philosophes et des géographes anciens, Zeus et Apollon ont livré l'une des plus belles méditations sur le nombril du monde, l'*omphalos* rayonnant. Bien plus tard, ce nombril géographique et métaphysique a inspiré à d'autres géographes l'idée d'un syndrome d'*omphalos* qui méritera qu'on l'explique. Le Moyen Âge sera fréquenté avec quelque assiduité. Au demeurant, les cartes médiévales – chrétiennes et musulmanes – en disent long sur l'orientation ou la désorientation d'une aire occidentale depuis l'origine obnubilée par la quête d'un équilibre précaire. Au chapitre suivant, on promènera le regard sur le fil de l'horizon dont l'attrait, comme l'a si bien compris Isabelle Autissier, est irrésistible. On se demandera néanmoins si l'horizon a de tout temps exercé sa fascination sur les rêveurs et les rameurs. Pour ce faire, après s'être séparé d'Ulysse, on accompagnera Dante sur la plage du Purgatoire, aux antipodes de Jérusalem qui était le centre décalé de la *Christianitas* médiévale. De cette plage, le Florentin aurait pu scruter l'horizon. L'a-t-il fait ? On sondera aussi l'ouverture du Moyen Âge sur l'espace et sa curieuse manière de tisser les lieux. Le troisième chapitre multipliera les sorties hors des limites poreuses du microcosme européen. Après avoir assisté au vol du plongeur de Paestum du haut d'une colonne d'Hercule, on empruntera les augustes sillages d'Abou Bakari II, empereur malinké, et de Zheng He, amiral chinois, qui, comme les Argonautes avant eux, avaient choisi de franchir l'horizon pour découvrir ce que recelait son au-delà. Tous ces hommes dont la silhouette aurait dû s'imprimer sur la scène du monde ont été mus par une violente pulsion spatiale. Il leur avait fallu céder au désir d'en savoir un peu plus – ou, idéalement, l'auraient fait, car leur existence et leurs exploits ne sont pas toujours attestés, mais qu'importe ! Dans un nouveau chapitre, on assistera aux efforts désespérés que l'homme occidental, frappé de stupeur devant les espaces vides, a déployés afin de juguler l'immensité des terres et des océans qui s'ouvraient devant lui. Face à l'insoutenable spectacle d'un espace échappant à sa maîtrise, l'homme occidental a fait ce que personne hormis lui n'aura éprouvé la nécessité de faire : tout mettre en œuvre pour prendre le contrôle de cet espace avec force réductions, restrictions et feintes destinées à le cerner dans un *lieu*. Le besoin

invétéré de couler l'espace ouvert dans un lieu clos est l'une des marques de fabrique de l'Occident. L'historique de cette mutation coercitive de l'espace en lieu ou en conglomérat de lieux sous-tend toute la présente étude. Le terme partiel de cet historique occupe un dernier chapitre où l'on s'interroge sur le sort des lignes invisibles et des ronds dans l'eau, sur l'imposture coloniale relayée par la cartographie, sur le dessein d'effacer l'Autre – des cartes pour le moins. Afin d'achever le parcours sur une note plus allègre, on spéculera (au sens philosophique du terme) en compagnie de Giorgio Agamben, de Peter Sloterdijk, de Clément Rosset et de quelques autres sur la dé-mesure qui relativise la si moderne maîtrise/métrise du monde. Car entre deux lignes, au détour de quelques points mal reliés, il doit bien rester assez de place pour qu'un autre monde puisse prendre son essor. Ce monde-là intégrerait, comme l'écrit Nicole Lapierre, « le refus d'une conception binaire [...] opposant des identités fixes et essentialisées, l'attention portée aux *routes* (les itinéraires) plus qu'aux *roots* (les racines), et enfin l'accent mis sur le mouvement, le déplacement, plus que sur le territoire et l'établissement<sup>4</sup> ».

Reste en suspens la question du titre. Ne pas qualifier le monde est insuffisant. Qualifier le monde de possible à l'échelle de toute son histoire est vague. Alors ? Peut-être est-ce la marge de liberté qui subsiste entre les rigueurs statiques et mornes du monde au singulier et l'engagement erratique que requiert la fréquentation des mondes possibles qu'il faut investir. Peut-être qu'entre une singularité surmontée et une pluralité intégrée un autre monde existe. Ce serait un monde oscillatoire dont l'humilité serait empreinte d'une certaine élégance. Ce serait un monde tout juste *plausible*. Sans grande prétention, il épouserait la forme irrégulière du puzzle spatial qui caractérise la planète, son histoire et son actualité. Il va de soi qu'un monde plausible sonnerait le glas des revendications hégémoniques de l'Occident. Elles sont de toute façon invraisemblables. La langue cache souvent dans les traces de son

---

4. Nicole Lapierre, *Pensons ailleurs* [2004], Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2006, p. 195. Ce beau titre, comme le rappelle l'auteur, est tiré des *Essais* (III, 4) de Montaigne.

cheminement de subtils éléments de dérision. Ainsi l'adjectif *plausible*, qui dérive du latin *plausibilis*, partage-t-il la racine de *plaudere*, qui signifiait « applaudir ». Est donc plausible ce qui est digne d'être applaudi. Le monde plausible serait donc un monde digne d'être applaudi. Et pourquoi pas ? Mais si cet applaudissement était ironique ? Et dire que ce doute est liminal...